

---

**Efthymios RIZOS (éd.), *New cities in late Antiquity. Documents and archaeology***

**Maurice Sartre**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/syria/8971>

DOI : 10.4000/syria.8971

ISSN : 2076-8435

**Éditeur**

IFPO - Institut français du Proche-Orient

**Référence électronique**

Maurice Sartre, « Efthymios RIZOS (éd.), *New cities in late Antiquity. Documents and archaeology* », *Syria* [En ligne], Recensions, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/8971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.8971>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Presses IFPO

---

# Efthymios RIZOS (éd.), *New cities in late Antiquity. Documents and archaeology*

Maurice Sartre

---

## RÉFÉRENCE

Efthymios RIZOS (éd.), *New cities in late Antiquity. Documents and archaeology* (BAT 35), Turnhout, Brepols, 2017, 21,6 × 28, 298 p., 170 fig. n/b, ISBN : 978-2-503-55551-5.

- 1 Les actes de ce colloque tenu à Istanbul en 2013 à l'initiative des instituts néerlandais et allemand de cette ville abordent une question qui n'est certes pas neuve – les nouvelles fondations urbaines de l'Antiquité tardive – mais avec une masse d'informations neuves qui obligent à poser les problèmes de manière sensiblement différente. Le titre lui-même, *New cities*, a dû poser problème après coup aux organisateurs de la rencontre car plusieurs communications, relayées par la conclusion de Jean-Michel Spieser, soulignent combien les cadres se brouillent à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle et ne permettent plus de distinguer de façon aussi tranchée qu'auparavant entre cité et ville, voire entre cité et village. Si l'on considère que la cité classique, de l'époque archaïque jusqu'à la veille de la Tétrarchie, se définit à la fois par un cadre institutionnel faisant une large place aux notables et à l'auto-administration de la communauté, et par un cadre monumental qui la distingue radicalement des villages (fontaines, thermes, théâtre, agora/forum, bouleutérion, parfois remparts, etc.), force est de constater que de nombreux exemples d'agglomérations nées ou développées ou promues à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle trouvent difficilement leur place dans cette définition, sans que l'on puisse pourtant les réduire au rang de village. Le vocabulaire, il est vrai, perd aussi de sa pertinence, et l'on voit systématiquement qualifier de *polis* de grosses bourgades (on sait l'usage que proposait de faire de ce terme Gilbert Dagron) où siège un évêque (comme les *métrokômi*ai de Syrie du Sud, qui ne sont pas évoquées dans ce volume) mais

où l'on ne trouve nulle trace de magistrats civiques. Pourtant, comment ne pas considérer comme une ville – à défaut d'être une cité – Androna, en Syrie du Nord, que décrit en détail Marlia Mundell Mango ? On pourrait sans doute ajouter bien d'autres exemples à celui d'Androna (qui est clairement mentionnée comme *kômè*), tels Umm al-Jimal en Syrie du Sud ou certaines agglomérations du Massif calcaire. Le premier objet de réflexion qui nous est soumis me semble bien résider dans cette complexité des statuts, dans ces hiérarchies brouillées ou, tout du moins, largement entremêlées. Efthymios Rizos, organisateur du colloque et éditeur du volume, en est parfaitement conscient, mais montre comment l'éclosion de nouvelles cités dans la période 250-350 du moyen Danube au Tigre – dont beaucoup ont fait l'objets de recherches récentes – justifie un nouvel examen des conditions de cette éclosion.

- 2 Un deuxième sujet de réflexion qui ressort de la lecture en parallèle de l'ensemble des communications est celui des circonstances des fondations ou refondations. Car bien loin d'être toute des cités « neuves », plusieurs sont, à l'image de Constantinople elle-même, la refondation d'une cité parfois fort ancienne, comme Amida dont Martine Assénat et Antoine Pérez rappellent qu'elle est mentionnée dans les annales royales assyriennes du IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, même si elle ne (re)surgit que sous Constance II. C'est évidemment le cas de Palmyre, *polis* depuis le I<sup>er</sup> siècle au moins, mais à qui la (re)construction d'un rempart et l'installation d'un camp légionnaire sous la Tétrarchie assignent un rôle nouveau, celui de place militaire, au moment où son rôle commercial s'estompe (Emanuele E. Intagliata). Pour s'en tenir au Proche-Orient syro-mésopotamien, peu de dates de fondation sont clairement assurées. Sylvie Blétry le rappelle pour Zénobia-Halabiya : si le témoignage de Procope paraît confirmé pour ce qui concerne les remparts du temps de Justinien, l'origine de la ville elle-même reste floue et sans justification archéologique. De l'ensemble des exemples fournis ici, il ressort qu'il n'y a aucune règle générale, et que chaque fondation tardive est un cas d'espèce, la fondation *ex nihilo* étant en définitive plutôt rare.
- 3 Cela découle en réalité des objectifs des fondations et de la manière dont elles répondent plus ou moins à divers besoins locaux et régionaux. On a mis longtemps l'accent, avec raison, sur le rôle militaire de nombreuses fondations. C'est notamment le cas de Dara-Anastasiopolis, décrit avec beaucoup de soin par les archéologues du musée de Mardin, Elif Keser-Kayaalp et Nihat Erdoğan, mais aussi pour Erzurum-Théodosiopolis (James Crow), et d'autres, notamment en Pannonie et Mésie. Mais il est rare qu'une fondation nouvelle se cantonne à la fonction première qui lui est assignée ; le fortin initial s'accompagne rapidement d'un marché, d'habitats civils, d'installations pour les voyageurs, parfois même de l'installation d'une administration provinciale couplée avec la présence militaire (Dara). Mais toutes ces situations restent fragiles : si quelques cités survivent et prospèrent au-delà des circonstances particulières qui les ont vu naître (Diyarbakir-Amida, Erzurum-Théododiopolis), d'autres s'effacent rapidement après un changement de frontière ou sa disparition : ainsi Dara-Anastasiopolis, ou, plus tard, après la chute des Omeyyades qui en avaient fait une résidence, Résafa-Sergiopolis.
- 4 Si les nécessités de la défense des frontières justifient de nombreuses fondations, ce but est rarement le seul. Plusieurs des villes qui prospèrent ainsi sont aussi des lieux de pèlerinages, pas toujours aussi célèbres que Résafa, mais souvent avec un rayonnement régional qui suffit à accroître la prospérité de la ville, des centres d'exploitation agricole (Androna), des marchés régionaux. D'une manière générale, les villes

s'insèrent dans l'activité économique globale ; comme le souligne John Bintliff, jamais auparavant les échanges n'ont été aussi intenses entre toutes les régions, et la prospérité d'ensemble ne paraît pas douteuse, au moins jusqu'à la grande peste justinienne, comme en témoignent la richesse et le nombre des constructions ecclésiastiques, et il serait étrange de ne décrire les villes qu'en terme de déclin, de ruralisation ou de contraction.

- 5 Sans vouloir être paradoxal, je crois que la variété des situations décrites, qui interdit toute schématisation pour ne pas parler de modélisation, est l'apport majeur de ce volume bien venu, en ce qu'il oblige historiens et archéologues à sortir des généralités pour affronter les réalités complexes de l'histoire des villes de l'Antiquité tardive.

---

## AUTEURS

**MAURICE SARTRE**

Université de Tours / Maison de l'Orient, Lyon